



## Les chansons assassinées (3/3)

# Le temps de la mémoire

Cambodge Soir Hebdo n° 140-3@année, du 8 au 14 juillet 2010

Par Adrien Le Gai (avec Im Navin et Kang Kallyann)

Que reste-t-il de leurs amours ? Des producteurs, collectionneurs et archivistes tentent de ranimer la mémoire vivante des chanteurs des années 1960- 1970, tandis que l'absence de droits d'auteurs ouvre la porte à toutes les interprétations... pour le meilleur et pour le pire.

*« Il avait la même classe que Frank Sinatra, sans la machine hollywoodienne derrière lui... »* Ses carnets d'inventaire à la main, Eric Jay s'arrête face au portrait de Sin Sisamouth qui accueille les clients de son hôtel, le Scandinavien, à Phnom Penh. La « voix d'or » du Cambodge du Sangkum Reastr Niyum y voisine son alter ego féminin, Ros Sereisothea. Il y a plusieurs années, Eric avait repéré ces grands tableaux, réalisés à partir de photographies célèbres des deux stars, dans une obscure boutique d'enseignes, alors qu'il cherchait à décorer son hôtel. Aujourd'hui, il s'apprête à vendre le « Scandinavien » et hésite : *« Le contrat exige que je laisse tout au repreneur, mais je vais lui demander s'il a l'intention de conserver les tableaux à cet endroit. Dans le cas contraire, il n'est pas question que je m'en sépare. »* *« Quand j'ai entendu pour la première fois sa voix, le CD est resté des semaines dans ma chaîne, reprend-il. Il n'y avait tout simplement rien de comparable à aucune autre forme de musique. Dans les années 1960, tous les artistes du monde essayaient de copier le rock and roll américain, et Sin Sisamouth a réussi à le surpasser. C'était très occidental et très khmer à la fois, génial sans être prétentieux. Il est un symbole de ce que Phnom Penh serait devenu sans les Khmers rouges : une des villes les plus belles du monde, loin devant Singapour ou les autres capitales asiatiques. »*

### Fausses notes politiciennes

Après la chute des Khmers rouges en 1979, le pays s'est relevé en tournant le dos aux chanteurs des années 1960. *« C'était à l'heure de la reconstruction, la priorité était donnée au travail, se rappelle Mao Ayuth, scénariste de films, aujourd'hui secrétaire d'État à l'information. Les chansons vantaient la renaissance populaire, la solidarité et l'amitié avec le Viêt-nam. U a fallu attendre pour qu'on reparle d'amour. »* Sin Sisamouth, qui avait chanté à partir des années 1970 des paroles nationalistes hostiles au Viêt-nam, n'a naturellement pas les honneurs de la radio, contrôlée par l'État. Il faut attendre le retour de Norodom Sihanouk pour que certaines de ses chansons reviennent à la mode, comme des évocations de la période du Sangkum, à nouveau érigé en modèle

positif. Mais l'œuvre du chanteur est toujours instrumentalisée à des fins partisans. En 2005, alors que Norodom Sihanouk refuse d'apposer sa signature sur un vieux traité de 1985 établissant la frontière avec le Viêt Nam, les radios pro-PPC diffusent la chanson républicaine *Av Yoan Ké Mer*. Le 20 septembre 2006, le Roi-père se fend d'un billet amer sur son site Internet : « *Ma "position" concernant nos frontières terrestres et maritimes m'a vcd, pendant des semaines, des mois, cette terrible humiliation de la radiodiffusion, comme du temps infernal de la "République khmère", des chansons de Sin Sisamouth m'insultant et m'accusant d'être "un traître à la patrie, ayant vendu une partie du Cambodge aux Vietcong-Vietminh". À ma mort, j'emporterai dans l'au-delà cet incomparablement douloureux "souvenir".* » Avec la récente crise frontalière, c'est Sam Rainsy qui pioche dans ses classiques et fait diffuser, avant sa vidéoconférence du 1<sup>er</sup> février dernier, une chanson polémique de Sin Sisamouth : « *Les villes cambodgiennes les plus célèbres ont toutes été volées par les Siems [les Thaïlandais] et les Youns [les Vietnamiens], et nous perdons du territoire à l'ouest comme à l'est.* »<sup>(1)</sup>

### **Au diapason de la copie**

Rien n'est plus aisé que de tirer à soi la couverture politique : disparus dans la tourmente de la guerre, ce ne sont pas les chanteurs qui risquent de s'y opposer. Ni leurs héritiers, même si Sin Chanchaya, fils de Sin Sisamouth, mène depuis des années un combat désespéré pour faire reconnaître ses droits sur l'œuvre de son père. En 2003, les nouvelles lois sur la propriété intellectuelle lui ont reconnu des droits pendant trois ans sur vingt chansons d'un livret datant de 1964. « *Puis le ministère de la Culture m'a dit que si je ne pouvais pas prouver que les chansons avaient été composées par lui, je ne pouvais rien toucher. Évidemment, toutes les preuves écrites ont été détruites pendant la guerre...* » Les chansons, tombées dans le domaine public, sont ainsi une véritable mine d'or pour les copieurs en tout genre. « *Les droits sur une chanson sont fixés à 28 000 riels [7 dollars],*

*à verser à l'État,* indique Lim You Sour, chef du Département des droits d'auteurs au ministère de la Culture. *L'acheteur est libre de changer le rythme ou de superposer sa propre voix, mais doit conserver le texte des paroles.* »

En juillet 2005, néanmoins, un scandale éclate suite à l'interprétation ratée de plusieurs chansons du « grand Samuth » par Tit Vichika, de la maison de disques U2(2). Le public et plusieurs personnalités s'émeuvent en entendant le jeu de massacre auquel se livre le chanteur sur le rythme et la mélodie, au point que celui-ci doit présenter des excuses publiques à la télévision et retirer les disques de la vente.

### **Le groupe Dengue Fever, antibiotique contre l'oubli**

D'autres adaptations, heureusement, ne font pas insulte aux « voix d'or » du Cambodge, au contraire. Sok Visai, alias « Cream », patron du label de hip hop KlapYaHandz, s'est rendu célèbre en re-mixant des tubes des sixties avec des rythmes rap et house, notamment Baeuk Chak (« *It's Too Late Baby* »), de Pen Ran. « *J'ai été élevé à la musique hip hop pleine de samples de vieilles*

chansons américaines, raconte-t-il. En revenant au Cambodge, en 2001, je me suis mis à m'intéresser à la musique et à sampler de vieilles musiques cambodgiennes des années 1960-1970. Je trouvais qu'elles avaient un son presque similaire... et j'avais raison, puisque les artistes de Vépoque avaient été inspirés par la musique rock et soul américaine et anglaise. »

L'adaptation la plus talentueuse est sans conteste celle du groupe américain Dengue Fever. En 2001, cinq musiciens américains qui ont découvert par hasard Sin Sisamouth et Ros Sereisothea, lors d'un voyage au Cambodge ou dans un magasin de San Francisco, se constituent en groupe : deux frères, Ethan et Zac Holtzman, respectivement au clavier et à la guitare, David Ralicke au saxophone, Paul Smith à la batterie et Senon Williams à la basse, auxquels vient s'ajouter la chanteuse cambodgienne Chhom Nimol. Le succès dépasse vite le premier carré des fans de Long Beach, fief de la diaspora cambodgienne aux États-Unis. « Il y a beaucoup de Cambodgiens, d'amateurs de rock indépendant, de vétérans du Vietnam, d'auditeurs de la radio nationale... », raconte Zac Holtzman. En 2002, le groupe remporte le prix artistique décerné par l'hebdomadaire LA Weekly. À cette époque, Matt Dillon s'apprête à tourner le film *City of Ghosts* au Cambodge, avec Gérard Depardieu. Dans la bande originale - qui contribue en grande partie au relatif succès du film - figurent plusieurs tubes des années 1960 comme *Yeakheney* (« Femme géante »), de Vor Ho, chanté par Pen Ran, *Mok Pel Na* («comme Cham Dap Khae («Attends dix mois»)), et surtout *Chnam On Dap-Pram Mouy* (« J'ai 16 ans »). La version khmère de *Both Sides Now*, de Joni Mitchell, est confiée à Dengue Fever.

Le film *City of Ghosts* ouvre la voie du re- vival américain. John Pirozzi, assistant cameraman sur le plateau du tournage, est bouleversé par ce qu'il entend. De retour aux États-Unis, il se lance dans un documentaire sur le groupe Dengue Fever (*Sleep- walking Through the Mékong*), puis dans un film sur les chanteurs des années 1960 (*Don't Think I Have Forgotten*). «Au début, je ne connaissais que les grandes lignes, alors j'ai commencé à enquêter, indique-t-il. En tout, j'ai réalisé 65 interviews et j'ai 120 heures d'enregistrement...»

Le cinéaste Greg Cahill a lui aussi entendu pour la première fois Ros Sereisothea dans la bande-originale de *City of Ghosts*, ce qui le pousse à réaliser en 2006 un documentaire sur elle : *The Golden Voice*. « Je suis tombé fou amoureux de sa musique, l'émotion portée par sa voix et toutes les possibilités qu'elle offrait, raconte-t-il. Le fait que ces chanteurs aient été tués si brutalement ajoute de la profondeur et de l'importance à la musique qu'ils ont laissée derrière eux. Aucune musique pop américaine n'atteint ce degré de gravité. »

Le théâtre s'empare également du mythe. La pièce *Royaume Performances*, jouée et mise en scène par les artistes de l'ONG Phare Ponleu Selpak, à Battambang, a choisi Sin Sisamouth comme symbole de la tragédie du Kampuchea démocratique. «L'amour, l'amour, depuis les temps d'Angkor, bien des artistes l'ont chanté, mais celui qui reste dans le cœur des Cambodgiens, c'est Sin Sisamouth », lance un personnage, avant l'arrestation du chanteur par cinq hommes en uniforme khmer rouge.

Poète de la ruralité, Sin Sisamouth conserve une popularité importante jusque dans les campagnes. Toutes les semaines, la chaîne de télévision Apsara se rend dans les villages de province pour l'émission *Mo- redak Samneang* (« Patrimoine vocal »). Pann Khem Vathak Na, jeune présentateur, demande aux habitants jeunes et vieux d'interpréter une chanson de Sin Sisamouth devant la

caméra. Dans le village de Say Loun, dans la province de Kandal, un vieil homme, timide, interprète sans se tromper Où est le paradis. «Le chanteur est mort, mais son esprit reste avec nous, lâche-t-il. J'aimerais bien qu'un jour, on sache ce qui lui est arrivé. » Un adolescent, en T-shirt et treillis, se joint aux villageois et demande à interpréter une autre chanson. «Quand j'étais petit, j'entendais toujours sa voix à la radio, raconte-t-il. Je ne savais pas qui c'était, mais j'appréciais son timbre grave, si différent de ce qu'on enregistre aujourd'hui. »

### **Les grands travaux du solfège**

Concerts, théâtre, documentaires, émissions de variété... Chacun, à sa manière et selon ses goûts, a la liberté aujourd'hui de rendre hommage à Sin Sisamouth. Ngin Sokrowar, ex-batteur à l'orchestre Van Chanh à la fin des années 1960, a entrepris le travail titanesque de retranscrire les musiques existantes sur des portées. «J'ai commencé en 1995 et je n'ai pas arrêté depuis. J'en ai aujourd'hui plus de 300 et j'en ai édité une centaine dans des recueils de partitions... » Fonctionnaire et professeur de musique pendant son temps libre, il confie sa peur de se tromper : « Je sais qu'il y a sans doute des accords qui ne sont pas exactement les bons... Mais il faut quand même continuer. Ces chansons sont restées populaires pendant quarante ans, et si on les préserve, elles peuvent vivre pour l'éternité. La mélodie, les mots décrivent avec tellement de justesse la nature, la vie, l'amour et le Cambodge !»

« Beamed in From Paris, Rainsy Videoconferences SRP Party», The Cambodia Daily, 2 février 2010.

« La polémique sur une reprise de Sin Sisamouth relance le débat sur le piratage », Cambodge Soir, 19 juillet 2005.

Hélène Suppya Bru-Nut, linguiste et auteur d'un Dictionnaire français- khmer avec Michel Rethy Antelme, analyse le niveau de langue des chansons khmères des années 1960.

### **C'est une langue simple sans pour autant verser dans le vulgaire.**

C'est une poésie nouvelle, plus libre, débarrassée de ses carcans métriques traditionnels. La poésie moderne cambodgienne est pour moi la forme la plus aboutie et la plus réussie, comparativement aux romans khmers. Elle mérite le titre de "littérature nouvelle". Elle s'est libérée de la forme traditionnelle, mais ne s'est pas coupée de ses éléments d'inspiration, qui sont le terroir avec ses arbres, ses animaux... En général, le choix se porte vers des rimes faciles avec des vers de quatre pieds, des rimes internes et externes et des rimes inter-strophes. D'autre part, on note l'usage d'images métaphoriques qui parfois déroutent plus d'un étranger : la belle est souvent comparée à la lune, au soleil mais aussi à la pierre, aux vagues, et aux oiseaux, bref, aux éléments traditionnels de [l'imaginaire] khmer. Autre nouveauté dans les thèmes : la découverte de son propre patrimoine

géographique, avec des chansons portant sur les provinces et les villes comme Champa Battambang, Stœung Sangker, Champei Siem Reap. Je pense que la nostalgie de l'époque heureuse a joué une grande part dans la pérennité de ces chansons. Mais certaines mélodies, vraiment très belles, y ont aussi contribué, ainsi que la voix complexe et subtile de Sin Sisamouth. »

### **La base Hanuman de Bophana**

Le Centre Bophana, dirigé par le cinéaste Rithy Panh, qui a dédié son film *Les Artistes du théâtre brûlé* à Sin Sisamouth, ouvre sa base de données d'archives audiovisuelles à la musique cambodgienne et aux patrimoines sonores du Cambodge. « Nous avons adressé un appel aux propriétaires et collectionneurs, explique Gaëtan Crespel, responsable des archives audiovisuelles. Il existe toujours des disques vinyles d'époque. Ce pan indispensable de la culture cambodgienne augmente considérablement la base de données Hanuman du Centre Bophana, croisant le cinéma et toute la culture cambodgienne. C'est une réelle joie de recevoir un collectionneur de disques vinyles et de découvrir des jaquettes originales, des "galettes" parfois très bien conservées... La base Hanuman va permettre d'offrir un vrai registre du patrimoine musical cambodgien, avec de la documentation lorsqu'elle existe. Nous appelons tous les propriétaires d'enregistrement à nous contacter pour poursuivre ce travail Les enregistrements sont numérisés en haute résolution et des actions de restauration sont entreprises. »

# **Khemarak Srey Pov, une pop star très silencieuse**

Ses frères l'ont amenée sous le feu des projecteurs, ses parents lui imposent une discrétion totale. Le clan Khemarak, en quête de notoriété, préserve coûte que coûte l'image de pureté de la jeune Srey Pov, adulée jusque dans les zones rurales.

Des mélodies entraînantes, quelques phrases en anglais, une voix suave, un joli minois... La recette du succès de la musique pop cambodgienne a quelque chose d'universel. Rythmées ou langoureuses, accompagnées d'une basse sourde ou d'une flûte aux notes légères, les romances khmères mêlent les influences mondiales aux racines traditionnelles.

De Tourassap Pdach Snaeh («Le téléphone qui détruit l'amour», lire p.21) à Kmean Chiva On Ksai (« Sans toi, je serais morte »), Khemarak Srey Pov se distingue surtout par la qualité des textes de ses chansons, dont l'unique compositeur n'est autre que l'un de ses frères, Khemarak Phearum. Il est aussi son agent et son porte-parole. «Elle s'est lancée dans la musique en 2002, explique le fils cadet des Khemarak. C'est moi qui l'ai poussée sur les traces de Serey Mon, notre aîné. » Le

premier-né de la fratrie de six enfants a acquis depuis quelques années une véritable reconnaissance et fait régulièrement la couverture des magazines de stars.

## **Entreprise familiale**

Srey Pov a seulement 19 ans. La benjamine de la famille originaire de Prey Chhor dans la province de Kampong Cham a déjà figuré régulièrement dans le top 5 des chansons les plus écoutées des radios comme FM 104 MGZ. Ses chansons sont souvent les plus demandées dès que sort un nouvel album de sa maison de production, Sunday. Occasionnellement, elle reprend d'anciens tubes américains comme Kom Merl Jrorlom (« Ne vous trompez pas »), adaptation de The Tide is High d'Atomic Kitten. Mais plus que ces influences américaines, c'est bien sa famille qui est à l'origine de son succès. « Tout ce qu'elle a aujourd'hui, elle le doit à ses frères », admet un journaliste spécialiste de l'actualité des stars pour Prachea Prey (« Populaire »), le premier magazine au Cambodge. Il remarque que les apparitions de Srey Pov dans sa publication sont toujours liées à celles de Serey Mon. Ensemble, ils ont à leur actif quelques succès comme Ram Neng Khniom (« Danse avec moi ») ou encore Deng Te Oun Nirk Bong (« Tu sais que tu me manques »). L'univers hip hop de Serey Mon réunit tous les attributs des chanteurs américains : casquette ronde, pantalon ultra-large, lourde chaîne clinquante... Un contraste étonnant avec les ballades acidulées auxquelles elle se cantonne en solo.

## **Les hommes tenus à l'écart**

En 2006, la jeune fille débute sous le label de Serey Mon, U2. L'entreprise fait faillite, mais en 2009, Khemarak Srey Pov s'associe avec le nouveau producteur de son frère. Entre-temps, son style s'est affirmé. Aujourd'hui, elle cultive l'ambiguïté dans ses choix vestimentaires et ses chorégraphies, en oscillant entre décolletés pudiques et mini-jupes, poses sensuelles et mouvements timides. Dans ses clips, contrairement à ceux de Meas Sok Sophea, Sok Pisey ou encore Sokon Kagna, elle ne se laisse approcher par aucun homme. Seule ou entourée d'un groupe de danseuses, elle esquisse quelques pas en minaudant mais ne va pas jamais plus loin. « Nos parents refusent quelle joue la comédie avec un homme », explique Phearum. Pour contourner l'interdiction parentale, ses clips alternent parfois des images d'elle dansant en studio avec des scènes où elle laisse le soin à des acteurs de jouer les amoureux. Si Sunday tolère aujourd'hui ses conditions, la maison de production prévient que cela ne pourra pas durer. « Elle est encore jeune, mais il faudra quand même qu'elle accepte un jour, c'est plus naturel », précise Chamrœun, le PDG de la société. La maison de disque elle-même, soutenue par les parents Khemarak, impose à la jeune fille des règles de vie strictes comprises dans son contrat : prises de parole publiques restreintes, physique soigné à chaque sortie... Autant que possible, Srey Pov est même priée de rester chez elle.

La peur du scandale et du déshonneur pousse désormais les stars et les producteurs à verrouiller leur communication. « C'est difficile d'obtenir des informations sur Srey Pov », confirme le magazine Prachea Prey. Ros Sothea, journaliste dans la rubrique people du magazine Angkor Thom, tempère

: « C'est tout à fait normal de protéger sa vie privée. La plupart des nouvelles stars cambodgiennes se dotent aujourd'hui de porte-parole. Leur mère, frère ou sœur, le plus souvent. »

## **Pénurie de scandales**

Malgré ses apparitions restreintes, son public d'adolescents et de jeunes actifs reste très demandeur, mais est aussi très volatil. Keo Vuthy, directeur de la station de radio FM 104 MHz, avertit : « La durée de vie d'un titre est d'environ un mois, un mois et demi. Passé ce délai, ses chances de passer à la radio sont très réduites. » Srey Pov est encore lycéenne et passe son bac l'année prochaine. Elle partage donc son temps entre ses études et les salles de concert. Cet emploi du temps chargé limite le nombre de sorties de nouveaux titres par rapport à ses concurrentes, mais ne l'empêche pas de figurer dans le tout nouvel album de Sunday paru en juin (lire p. 21). Ses chansons rencontrent, sans surprise, le succès auquel elle est désormais habituée. Elle n'en est, pour autant, pas plus sollicitée par les médias. « Nous n'avons tout simplement rien à dire sur elle », déplore Ros Sothea pour qui le manque de scandales ou de révélations autour de la vie de la jeune chanteuse limite la parution d'articles.

Descendre de son piédestal pour acquérir une vraie popularité ou rester à l'écart du tumulte médiatique en acceptant une moindre célébrité, Khemarak Srey Pov risque de devoir un jour choisir. Sophie Wahl et Kang Kallyann

### **INTERVIEW**

Questions à Steven Prigent, doctorant en anthropologie sur la jeunesse rurale du Cambodge  
Quelles sont les influences de la pop khmère actuelle ?

La nouvelle chaîne MyTV présente beaucoup de chorégraphies avec cette façon de se déhancher, le roam gneak, importée de Corée du Sud. Les modes sud-coréenne et thaïlandaise se retrouvent dans le style vestimentaire ou la coiffure.

Que représente Khemarak Srey Pov aux yeux des jeunes Cambodgiens ?

C'est le symbole de la jeune fille des rizières qui devient une star. Les adolescentes des zones rurales, environ 75 % de la population totale, peuvent s'y identifier. Elle est un modèle pour ces filles qui migrent vers la ville quelques années plus tard.

En quoi se distingue-t-elle des autres chanteuses de pop ?

Dans les milieux ruraux, elle est sans conteste la plus appréciée par les adolescentes, mais aussi les adolescents. Et puis srey pov signifie « la benjamine ». C'est souvent une position remarquée dans les fratries.

Propos recueillis par S.W.

## **Le téléphone qui détruit l'amour**

Interprète : Srey Pov Paroles : Phirun Traduction libre : Jean-Michel Filippi

La sonnerie du téléphone a violemment retenti en pleine nuit d'une façon qui m'a troublée, mon amour. Habituellement lorsque ton téléphone m'appelait, je recevais un message où tu m'assurais de la force de ton amour pour moi.

Refrain : Ne pouvais-tu pas me le dire, mon amour ? Je veux entendre de ta bouche ces paroles vraies et sans équivoque. Si tu voulais me quitter, pourquoi fallait-il qu'il en soit ainsi ? Je te supplie

de me dire la vérité.

Cette nuit le téléphone a sonné de façon inhabituelle et m'a mise mal à l'aise. J'ai décroché le téléphone et me suis efforcée d'écouter attentivement, ce n'était pas mon amoureux qui parlait.

Refrain : Ne pouvais-tu pas me le dire, mon amour ?

Je ne comprends pas ton cœur. D'où viennent toutes ces histoires ? Est-ce moi qui suis la plus fautive, ou toi pour m'avoir rendue malheureuse ? Ou mon bien-aimé a-t-il voulu mettre fin à mes jours ? (RepràeJ.

111 Une voix de femme criait très fort, j'étais stupéfaite et ne comprenais pas ce dont il s'agissait. On me demandait de rompre avec mon amour parce que mon adoré était promis à quelqu'un d'autre.

Fin : Est-ce moi qui suis la plus fautive, et toi ensuite par les paroles que tu as prononcées ? Ou mon bien-aimé a-t-il voulu mettre fin à mes jours ?

## Mensonge coupable

Dans la chanson « Le téléphone qui détruit l'amour », la culpabilité ne porte pas sur l'acte mais sur la manière dont il est révélé.

Sous-entendus, ellipses... Le texte (ci-contre) de la chanson Le téléphone qui détruit l'amour est assurément de facture littéraire. Les phrases dans le genre « Est-ce moi qui suis la plus fautive ? » sont courantes et leur sens est évidemment ambigu : « J'ai eu tort, je fais cru, je me suis trompée, je me suis donnée à toi ».

Le texte se caractérise par une absence systématique des pronoms personnels conventionnels (« je », « tu ») et cette absence marque un retrait de l'individu. Le procédé n'est pas rare en français courant et très commun dans le Mimer littéraire. Les personnages sont uniquement désignés en rapport avec la situation par le biais bien connu des termes d'adresse intimes pour la femme et mâle pour l'homme, ces deux mots se définissant l'un par rapport à l'autre et pouvant se traduire par « chéri ». D'autres procédés de désignation sont à l'œuvre comme « mon cœur », « mon aimé », « mon adoré »... Leur traduction systématique alourdirait le texte en français.

Dans la chanson, la culpabilité ne porte pas sur l'acte, mais sur le mensonge. Ce que l'on reproche au coupable ne saute pas ses actes mais la façon dont la vérité a été apprise : « Pourquoi fallait-il qu'il en sache ainsi ? » Quant au fond de la culpabilité, il est soulevé de façon purement hypothétique : « Est-ce moi qui suis d'abord fautive ou toi qui m'a rendue malheureuse ? »

Le téléphone serait-il coupable ? En tout cas, la trame de la chanson est sans équivoque et le téléphone participe doublement à l'intrigue. EL détruit l'amour comme l'indique le titre et sa sonnerie s'adapte à la situation « la sonnerie du téléphone a violemment retenti... »

Faut-il en conclure à la perversité intrinsèque du téléphone ? Peut-être. En tout cas, celui-ci s'est depuis racheté, comme le montre le titre d'une chanson Le téléphone de l'amour où une erreur téléphonique est à l'origine d'une rencontre entre deux personnes et de la relation amoureuse qui s'ensuit.

Jean-Michel Fillard

Les fans ne seront pas déboussolés : fidèle à son répertoire traditionnel, Khemrak Srey Pov accorde une large place aux sentiments dans le nouvel album de la maison de disque Sunday, qui comporte



presque uniquement des titres interprétés par elle et son frère Khema-rak Serey Mon. Dans I Am Sorry, la jeune fille exprime ses regrets après avoir quitté son petit ami pour un autre : après la rupture, elle s'est rendu compte de la pureté de ses sentiments pour le premier amoureux et ressent une oppressante nostalgie au souvenir de leur vie commune.

Dans son titre Aun Snè Bang Penh Bes-dong («je t'aime de tout mon cœur»), la Jeune chanteuse mâle la langue khmère à quelques paroles en anglais. Avec la phrase « I Am Looking in my Eyes of Love », elle confie ses sentiments au vent en espérant qu'ils voyageront jusqu'à l'oreille de l'élue de son cœur : « Que te vent lui dise que je suis amoureuse de lui, que toutes les nuits Je rêve de lui. Ce rêve deviendra-t-il un jour réalité ? » La chanson Rus Kmean Bang Min Ban (« Sans toi, je ne vis pas »), elle aussi, exprime la douleur de l'éloignement ; car Je t'attendrai toujours, sans toi je ne peux pas vivre. Reviens vers moi, tu me manques... Tu sais, mon amour, que je f'aimerai toute ma vie. » Le ton change radicalement avec le titre « Si tu veux me quitter, fais-le ».

À l'opposé des autres chansons, c'est d'honneur et de responsabilité qu'il est désormais question. La narratrice s'emporte cette fois-ci contre les critiques de son entourage, qui l'accuse de lâcheté, et elle répond à son petit ami avec lequel une distance s'est créée : « Je ne suis plus dans ton cœur et cela m'attriste beaucoup de te perdre. J'ai peur de ne plus te revoir. Mais je préfère que tu me quittes, et cette rupture me renforcera. Je ne regrette rien, le temps me soignera. »